

ciée et surtout mieux pratiquée pourra leur venir en aide ; elle pourra améliorer leur sort et les attacher fortement au sol natal.

Qu'on en soit bien convaincu, c'est par le développement des petites industries qu'on parviendra à résoudre ce grand problème social : l'extinction du paupérisme. L'apiculture perfectionnée et agrandie aura une part très importante dans ce grand bienfait. Et un jour, grâce à cette industrie, à l'exemple, à l'impulsion qu'elle aura donnée aux autres industries qui en seront le corollaire, on ne verra plus le spectacle attristant de la mendicité s'offrir à nos regards. On pourra dire alors de notre belle France ce qu'on disait autrefois d'une petite république de la Grèce, que " personne ne saurait s'y plaindre de sa misère sans se faire à soi-même un reproche de sa paresse. "

P. DEVIENNE,

—*L'apiculteur.*

FEUILLETON DE LA SEMAINE AGRICOLE

CHEMIN DE LA FORTUNE.

PAR

HENRI CONSCIENCE.

VI

Ils prirent tout deux leurs fusils, montèrent entre les plis des roches et disparurent bientôt hors de la vue de leurs camarades.

Jean Creps, muet et morne, regardait tour à tour le gentilhomme endormi et son ami Victor. L'idée que celui-ci, en plongeant dans le puits, avait été atteint d'une maladie dangereuse, peut être mortelle, le remplissait de chagrain et de regret. Il maudissait tout bas le moment où il avait résolu de venir en Californie.

Enfin, il éclata en paroles passionnées et voulut faire comprendre à ses camarades que la soif de l'or avait fait d'eux des fous stupides et inhumains. C'était, à ses yeux, une folie téméraire d'avoir quitté sa belle patrie et dit adieu à ses parents et à ses amis, pour venir sacrifier, dans des pays étrangers, sa santé, son salut et sa vie en échange d'un peu d'or. Qu'avaient-ils trouvé au bout de tant de péril, maintenant qu'ils avaient réellement atteint un riche *Eldorado* ? Un puits dont on ne pouvait extraire l'or qu'en l'arrachant à la mort même ; un abîme qui exigeait dix ans de la vie d'un homme en échange de chaque poignée d'or. Et cette liberté, dont la perspective les avait poussés à entreprendre ce voyage, qu'était-elle ? Le règne de la cupidité, de la grossièreté, de l'insolence ; le droit illimité de la violence ; la sauvagerie, l'abru-

tissement de la nature humaine ; car ils n'avaient qu'à se regarder pour se dire que la créature la plus malpropre de la terre ne pourrait être aussi sale qu'eux, fouillant dans la boue, rongés par la vermine la plus dégoûtante, vivant et dormant côte à côte, sur un pied d'égalité et d'amitié, avec un homme ignoble, qui n'avait de l'homme que le nom. Oseraient-ils lever la tête s'ils retournaient jamais en Europe ? Le souvenir d'un pareil abaissement ne leur ôterait-il pas, avec la fierté du cœur, tout sentiment de leur dignité ? Ainsi, pour cet or maudit, ils auraient tout sacrifié, vertu, courage et santé !

A la fin de ce discours emporté, Creps conclut qu'ils devaient quitter au plus tôt cet endroit, avant que des malheurs ou des maladies imprévues rendissent quelques-uns de leurs compagnons incapables de retourner à San-Francisco. Mais Victor ni Donat ne voulurent entendre parler d'une semblable proposition. Ils rappelèrent à leur ami qu'ils avaient atteint le but de leur pénible voyage, que leur bonheur et celui de tous ceux qui leur étaient chers allaient se réaliser. Ce n'était pas au moment décisif, lorsque quelques jours de patience et de courage pouvaient les mettre en possession des trésors rêvés, qu'ils iraient rendre inutiles tous les mots soufferts.

Jean Creps était très-aigri, et il serait assurément resté dans ces mauvaises dispositions, si Roozeman ne l'avait convaincu qu'il était tout à fait guéri et qu'il sentait circuler dans tous ses membres une chaleur douce et agréable. Il se calma enfin et promit d'attendre encore le résultat de leur travail avant de parler de départ.

Sur ces entrefaites, le baron s'éveilla, se redressa et s'assit sur ses couvertures. Les Flamands lui demandèrent avec intérêt comment il se trouvait, et lui adressèrent des paroles amicales pour le consoler et lui inspirer du courage. Mais le pauvre baron semblait ne pas les connaître ni les comprendre. Il se croyait à Paris, dans une demeure somptueuse, entouré de domestiques et de serviteurs ; il donnait des ordres pour un diner princier, nommait les mets rares et les vins fins ; puis il assistait à une fête brillante, à une course de chevaux, à une partie de jeu ou à une orgie, et il se vantait de ses succès près des dames les plus nobles, de l'éclat de son nom et de la toute-puissance que lui assurait la possession de monceaux d'or.

Après avoir vainement tenté de détourner son esprit de ces illusions, ses camarades reconnurent que tout serait inutile en ce moment, et ils écoutèrent tristement et le cœur oppressé ses étranges paroles.

Lorsque Pardoes et le matelot revinrent à la tente, une heure avant la

tombée de la nuit, ils montrèrent à leurs camarades deux oiseaux aquatiques qu'ils avaient tués et qui ressemblaient à des bécasses. Il ne leur eût pas été difficile d'en rapporter une dizaine ; mais ils avaient employé leur temps à explorer la rivière pour voir si elle contenait aussi de l'or. Cet examen était resté sans résultat favorable ; excepté quelques paillettes sans valeur, ils n'avaient pas trouvé d'or. Il fallait donc limiter le travail au vallon où se dressait leur tente. Pardoes avait formé en route un projet qui leur permettrait d'amasser une grande quantité d'or. Ils endigueraient le lit de la rivière à l'endroit favorable, videraient quelques-uns des trous les moins profonds, et deviendraient ainsi maîtres des pépites, sans être obligés de se plonger dans une eau glaciale. L'ouvrage avancerait lentement ; mais on ne s'exposerait pas à des maladies, et le succès serait certain. Pardoes, qui voulut relever le courage abattu de ses amis, parla avec emphase du résultat probable de leur entreprise, et fit briller à leurs yeux enchantés tant de milliers de livres d'or et de millions, qu'il remonta non-seulement leur moral, mais qu'il ralluma même l'enthousiasme dans leurs cœurs.

Le baron lui-même semblait revenir à la raison et avait des transports de joie chaque fois que le mot *or* sortait de la bouche du Bruxellois.

Pendant que les autres étaient occupés à plumer les bécasses, Donat comptait sur ses doigts et il s'écria avec enthousiasme :

—Perdre courage ! Nous partirons d'ici avec plus d'or que nous ne pourrions en porter ! Vous riez ? Calculez un peu avec moi. Je suppose qu'en travaillant bien chaque jour, nous ne trouvons que cinq livres d'or ; c'est peu, nous en trouverons davantage ; mais cinq livres, au bout d'un mois, en déduisant les dimanches, font, pardieu ! cent trente livres ! Nous avons déjà trente-quatre livres ; cela fait ensemble cent soixante-quatre livres. Supposons que nous ne restions ici que trois mois ; nous aurons alors quelque chose comme... comme beaucoup plus de quatre cents livres !... Ah ! mon Dieu ! c'est un château qui m'éblouit les yeux ! C'est comme un palais, avec une grande porte, un grand jardin, un grand étang, un grand escalier en pierre et une girouette d'or sur la tour. Il en sort un gros monsieur avec une belle dame à son bras ; ils sont vêtus comme le roi et la reine. Les paysans accourent, ils s'inclinent jusqu'à terre, ils saluent respectueusement, ils jettent leurs chapeaux et leurs casquettes en l'air et crient joyeusement : " Vive ! vive le baron Kwik ! Vive Anneken, sa baronne ! Hourra ! hourra ! "

Et Donat, surexcité par ses propres